

Un acteur comique dans l'enfer nazi

Brigitte Sion retrace le destin exemplaire du grand comédien juif berlinois Max Ehrlich, chef de troupe dans le camp de Westerbork

BRIGITTE SION

Max Ehrlich

Le Théâtre contre la barbarie

Metropolis, 144 p.

UN RIRE FOU, DANS UN THÉÂTRE néerlandais. Des perles de nostalgie aussi dans les yeux, en ce lundi de juillet 1943, dans la salle bondée de Westerbork. Sur scène, une vingtaine d'acteurs juifs, les fines lames de l'humour berlinois de la fin des années 1920, remontent le temps d'un pas cavalier, osent ici une valse, là un bouquet de tendresse ébouriffant. Sur scène, Max Ehrlich, naguère prince comique du Kufürstendamm (les Champs-Élysées de Berlin), parodie peut-être Marlene Dietrich, qui fut comme lui l'élève de Max Reinhardt, illusionniste merveilleux de la scène allemande au début du XXe siècle. Il veille surtout, en perfectionniste, à ce que

ses interprètes ne perdent jamais le rythme de la farce.

A Westerbork, en cette nuit d'été, au cœur d'une campagne désertique, le *Bunter Abend* (Cabaret multicolore) de Max Ehrlich répand la joie dans les rangées, comme le raconte Brigitte Sion, ancienne critique littéraire au *Journal de Genève*, dans sa biographie sensible et captivante d'un artiste juif berlinois qui tente de composer avec la fatalité nazie. C'est qu'avec ses 10 000 habitants, Westerbork n'est pas une ville comme les autres. C'est un camp, dirigé depuis juillet 1942 par l'Allemand Albert Konrad Gemmeker, «ami des arts» qui exploite sans vergogne les détenus, tout en soignant la manière. Ce «dépôt de Juifs» avant Auschwitz est ainsi un camp exemplaire aux yeux des nazis, souligne Brigitte Sion. A Westerbork, le théâtre a donc sa place le lundi. Et le mardi, un contingent variable de déportés monte dans un train, cap sur l'Est dont on ne revient pas.

En ce soir de juillet 1943, Max Ehrlich, 52 ans, oublie sans doute un instant ce transfert qui est le cauchemar de tous. Il pense peut-être à ses frères cadets, Walter et Herbert, qui vivent respectivement à Cuba et à New York. Il se rappelle peut-être une fraction de seconde cet automne 1932 où il est le conférencier adulé du *Kabarett der Komiker* (Cabaret des comiques) à Berlin, où son amitié avec l'humoriste et poète Willy Rosen fait merveille au théâtre.

Mais non. Max Ehrlich n'a pas le temps de recomposer son passé ni de s'appesantir sur son séjour aux Pays-Bas, après ses adieux forcés à Berlin en 1939. Il doit orchestrer la comédie, un point c'est tout, avec quelques-uns de ses camarades d'autrefois, Willy Rosen en tête. Au premier rang, Albert Konrad Gemmeker jubile: le cabaret berlinois renaît, quel luxe! Les spectateurs juifs se tordent de rire. Folie que ce théâtre un pied dans la fosse? Le journaliste Philip

Mechanicus, déporté et témoin de ces soirées, n'est pas loin de le penser: «L'une des répliques fortes m'est restée à l'esprit quand je suis retourné à la baraque: «Si tu es dans la merde jusqu'au cou, à quoi bon gazouiller?» Nous sommes tous ici dans la merde jusqu'au cou, et pourtant nous continuons à gazouiller. Un mystère psychologique. De la musique légère devant une tombe ouverte.»

Brigitte Sion, elle, ne juge pas. Un tel engagement artistique au camp, même cautionné par le pouvoir nazi, relève de la résistance spirituelle, affirme-t-elle, dans ce qui ressemble à un plaidoyer subtil. Chef de troupe à Westerbork, Max Ehrlich permet à chacun, acteurs et spectateurs, d'éprouver encore sa dignité humaine, alors que tout la nie. Il sera déporté à Auschwitz à l'automne 1944 et gazé avec son ami Willy Rosen le 1er octobre.

Alexandre Demidoff